

La féminité

Alain Badiou

En raison du caractère exceptionnel de cette séance, comme d'ailleurs la précédente, nous quittons le champ difficile des relations entre l'infini contemporain et le fini pour parler des femmes. Donc le sujet d'aujourd'hui, c'est la féminité. En vérité, le champ de recherches générales dans lequel se situe cette intervention, comme vous allez le voir au fur et à mesure qu'elle se déroulera, son point de départ c'était de considérer le destin disjoint dans le monde contemporain des fils et des filles. C'est donc plutôt une méditation sur la filiation sexuée mais qui s'élargit, vous le verrez, en considération sur la féminité.

Et c'est à la fois un point d'anthropologie contemporaine mais aussi le préliminaire à quelque chose, une question que je comptais un jour traiter tout du long, ici même, c'est la question de savoir si femme ça pouvait être un concept de la philosophie. Si ça avait sens de considérer que femme puisse être, entre autres choses naturellement, aussi et en même temps, un concept de la philosophie. Cette question est induite par la question, la constatation plutôt que la question, la constatation du fait que l'homme fait de longue date un concept de la philosophie. Mais enfin c'est tout de même l'homme qui est un concept. Alors est-ce que, en tant que xxx 02.51 de cet homme et de cet humain considéré par Kant lui-même comme la question de la philosophie ? Kant disait la question de la philosophie c'est qu'est-ce que l'homme ? Alors la question qu'est-ce que la femme, est-ce qu'elle est réductible à la question qu'est-ce que l'homme ? Voilà. Est-ce que elle s'inscrit dans la question qu'est-ce que l'homme de façon homogène ou bien est-ce qu'elle y fait césure, est-ce qu'elle y perd autant ? Donc, un jour je ferai un séminaire entier sur cette question. Là ce sont des notes préliminaires.

Alors, ça a commencé comme ça : c'est à dire que, à Bruxelles d'abord, puis à Athènes ensuite, il y a quelque temps, j'avais parlé de ce que j'ai appelé l'identité aléatoire des fils, l'identité aléatoire des fils dans la civilisation contemporaine. Civilisation avec des guillemets ! Vous pouvez lire ce texte sur les fils. Vous le trouvez en particulier en appendice d'un volume paru chez Fayard qui s'appelle « Freud et la guerre » et qui récapitule les grands textes de Freud qui tournent justement, à partir de la Première guerre mondiale, autour de la question de la civilisation. Ce que je disais dans ce texte, que vous pouvez par conséquent trouver, c'est qu'on peut observer, je crois, aujourd'hui, ce que j'appellerai une désorientation des jeunes hommes, une désorientation des fils. Peut-être d'autant plus prononcé qu'il s'agit des fils dans les classes populaires, c'est à dire les fils qui ne sont pas des héritiers. Alors j'essayais d'expliquer cette désorientation, de l'analyser, de dire en quoi elle consistait et de dire ce qui pouvait la xxx 0508. Alors, dans ce texte où je parlais des fils, j'ai dit que la question des filles, la question des jeunes femmes était,

à mon avis, tout à fait différente. Il n'y avait pas de symétrie en la matière. Il n'y avait pas d'identité ni de symétrie. Alors j'avais annoncé que je parlerai donc, un jour, aussi de cette question des filles dans ce qu'elle a de dissymétrique de la question des jeunes hommes. Et c'est ce que j'ai fait à Athènes, il y a deux ans et que je vais refaire, avec quelques variantes, aujourd'hui pour vous. C'est pour cela que je vous disais qu'il serait peut-être utile de lire le texte sur les fils, en appendice de ce que je vais vous raconter aujourd'hui pour que tout ça soit situé dans ce qu'on pourrait appeler « le différentiel contemporain des sexes ».

Cette entreprise concernant les figures de la féminité contemporaine parce que c'est de cela dont il s'agit, les figures proprement contemporaines de la féminité, quelle est la transformation de ce qui se joue sous le mot femme dans le monde contemporain ? C'est une entreprise compliquée et risquée et tendue parce qu'elle est une question publique de longue date maintenant. Pour être subjectif, la première difficulté que j'y vois, c'est que parler des femmes, des filles et singulièrement des jeunes filles quand on est un homme vieillissant, c'est par soi-même très dangereux.

Nous avons un témoignage fondamental sur ce point qui est le splendide poème « Élégie de Marienbad » de Goethe qui se dresse comme un avertissement à tous ceux qui sont dans son cas. Quand Goethe rencontre la très belle Ulrike Von Levetzow qui a 17 ans et il en a, lui, 72. Elle va, semble-t-il, parce que l'établissement des faits est toujours, comme vous le savez, très délicat, elle va semble-t-il non sans imprudence l'embrasser, Ulrike, le vieux Goethe. Et, alors, du coup, séance tenante, il va la demander en mariage. Voyez à quoi on s'expose ! Ce qui n'aboutira pas parce que les familles et peut-être bien Ulrike elle-même, c'est ce que je crois, ont abondamment comploté pour que cela échoue. Donc, la demande en mariage est reportée aux calendes grecques. C'était difficile de refuser quelque chose à Goethe. C'était un personnage considérable. Mais, enfin on a essayé quand même de l'éloigner. Alors comme d'habitude, il s'est enfui. Goethe, en matière d'amour c'est un fuyard professionnel ! C'est un aspect de sa biographie tout à fait frappant. Toutes les histoires d'amour avec Goethe se concluent par le fait qu'il s'en va, qu'il part en Italie, qu'il monte dans la première diligence venue et ensuite il écrit un poème. Et là, il écrit un poème. C'est un poème magnifique. Il a 72 ans mais je vous assure, il écrit un poème splendide. Véritablement. C'est l'Egérie à Marienbad. Je vous lis juste une strophe de ce poème dans la traduction d'Isabelle xxx 09:18, simplement pour que vous mesuriez la profondeur du fossé existentiel dans lequel Goethe s'est précipité en tentant de réactiver en lui la question des jeunes filles.

« Je suis loin. La minute présente qu'est-ce qui lui convient ? C'est l'impossible à dire. Outre la beauté, peut-être bien des choses bonnes, mais cela m'est à charge et je dois m'en déprendre. Une nostalgie irrépressible me chasse de lieu en lieu, ici nul recours sinon l'infini des larmes. »

Je ne souhaite pas m'exposer à ce genre de recours qui est l'infini des larmes ! Première difficulté existentielle ! Alors, il y a une difficulté qui, je le crois, est plus théorique, c'est qu'il n'est pas sûr, nous verrons pourquoi, qu'il puisse exister, dans le monde contemporain, une question des filles qu'on puisse monter en parallèle à l'évidente, publiquement reconnue, question des fils. Pour cela nous allons faire un

pas en arrière.

Dans le monde ancien, appelons-le le monde de la tradition, qui est un monde de plusieurs millénaires, un monde dont l'épaisseur historique est énorme, la question des filles est, au fond, assez simple. Il s'agit toujours de savoir si et comment une fille va se marier. Il s'agit de savoir comment elle va passer de l'état de vierge séduisante à l'état de mère accablée. Entre les deux, du reste, entre la fille et la mère, il y a un personnage négatif et maudit mais paradigmatique qui est, comme vous le savez, la fille mère. La fille-mère, elle n'est plus fille puisqu'elle est mère mais elle n'est pas non plus vraiment mère puisque, étant non mariée, elle est d'une certaine manière encore fille. Vous savez que cette figure de la fille-mère est fondamentale dans la société ancienne. Elle est aussi fondamentale dans tout l'art romanesque du 19^{ème} siècle par exemple. Et elle nous indique un point qui va nous servir de fil conducteur. Elle nous indique que, confrontée à toute dualité conceptuelle, à toute dualité des places, une femme peut, le voulant ou ne le voulant pas, mais une femme peut construire un entre-deux. Une place hors place! Ni fille ni mère, par exemple ! Ce qu'est la fille-mère, proprement parlé du point de vue des places constituées dans la société. Donc la fille-mère, c'est un exemple de cette capacité d'être dans une place qui se faufile dans les places constituées, la fille, la mère. Et puis, il y en a une autre, par exemple, qui est la vieille fille, autre personnage tout à fait consistant de la tradition. Par définition, une fille doit être jeune. Et donc, une fille vieillie, c'est encore une place qui n'est pas une place, à proprement parler.

Alors dès qu'il est question des femmes, ce motif de la place déplacée est un thème structural tout à fait classique. Et jusque dans la comédie, la comédie théâtrale, on voit qu'une femme digne d'être portée sur la scène, c'est fondamentalement une femme qui, de façon tout à fait littérale, ne tient pas en place. La femme comique, c'est la femme qui bouge, la femme qui se joue des places et qui ne tient pas en place. Donc, c'est un motif absolument classique, ce motif de la femme qui est, qui doit être assignée de force à une place parce que, d'elle-même, elle se la joue en déplacé. Ce motif va me servir en fil conducteur, comme vous allez le voir.

Dans le monde contemporain, c'est à dire le monde du capitalisme déchaîné et omniprésent, le monde de la marchandise, le monde du travail salarié, le monde de la circulation et de la communication, il est clair que la position de la fille ne se laisse plus réduire à la logique du mariage. Bien entendu, cela nous le savons que trop, y compris en ce moment, le vieux monde est loin d'être totalement mort, une tradition qui a des millénaires d'âge ne va pas crever au cours d'un septennat. Donc, le vieux monde est loin d'être totalement mort. On sait bien que la religion, la famille, le mariage, la maternité, la pudeur, la virginité elle-même, ont encore, dans bien des lieux du monde, des positions solides.

On a vu récemment toutes sortes de gens, avec les figures enfarinées sortir de leur trou, pour défendre le mariage dans sa destination primitive. Par conséquent, dans un certain sens, pour défendre l'antique position de la fille dans son opposition à la future mère. Ce qui prouve que même dans nos sociétés, si on gratte un peu le sol crasseux, on trouve cette tradition maillée par des gens, pleine de morgue et qui ressemble, il faut le dire, à de soudaines invasions de rats. Donc, on n'a pas d'autres

idées que de les faire rentrer dans leur trou, c'est pour ça que Mais avouez que ceci existe avec une force xxx. Ce qui, je crois intéresse le philosophe, dans ce genre de question anthropologique, sociale, politique c'est non pas tant ce qui est que ce qui vient. Et ça, ce n'est pas ce qui vient. On le sent bien. On sent que c'est de l'autrefois ; c'est de l'humanité en conserve.

Et il est clair que ce qui vient, en ce qui concerne les filles, ne se laisse d'aucune façon, réduire au mariage. C'est ça la vérité massive. C'est celle qui mettra le temps qu'il faut pour l'emporter mais l'emportera. La fille dans le monde occidental, contemporain en tout cas, à mon avis, du point de vue du futur monde universel, ne peut être défini comme cet être de sexe féminin qui se prépare au devenir femme et mère par la médiation du mariage, et donc par la médiation d'un homme. Le mariage, ça signifie que la transition de fille à mère suppose la médiation d'un homme. Au fond, on pourrait dire que toute la révolte féministe, depuis la fin du 19ème siècle et même avant, on pourrait la récapituler en un seul point : qu'une femme peut et doit exister sans la médiation d'un homme. Une femme peut et doit être un être autonome, et non toujours, dans sa définition même, le résultat d'une médiation masculine.

Il y a de fortes ambiguïtés dans ce thème, sur lesquelles je reviendrai mais enfin, cette révolte a abouti à des changements extrêmement importants qui ont fait le statut et même la définition de ce que c'est aujourd'hui une fille. Cela, c'est certain. Ce n'est pas cet être de sexe féminin promis au mariage.

Alors revenons sur la logique de la tradition. Parce que c'est quand même par rapport à elle que l'on peut comprendre ce qui se passe. Dans le monde de la tradition, c'est la médiation masculine qui constitue la question des filles, au sens suivant : finalement ce qui sépare la fille de la femme n'est autre que l'homme. C'est tout à fait différent pour le fils. Nous avons là, d'emblée, une dissymétrie fondamentale entre le fils et la fille. Parce que ce qui sépare le fils du père, de l'homme père, ce n'est pas un terme extérieur réel, comme l'est un mari pour la fille, ce qui sépare le fils du père, c'est le contrôle de l'ordre symbolique. Le fils doit succéder au père dans l'ensemble des pratiques et des mesures du contrôle de l'ordre symbolique. Il doit devenir, à son tour, le maître de la loi.

Alors, on peut dire qu'entre la fille, qui est la femme mère, il y a l'homme, une extériorité réelle à laquelle elle livre son corps, auquel, comme on dit dans le langage ancien, elle se donne, auquel elle appartient dans sa figure du don. Et cela ce n'est pas si vieux, cette conception des choses. Moi-même, par exemple, quand je me suis marié, donc c'est à l'échelle d'une vie humaine, eh bien j'ai entendu et signé, à l'époque, ainsi que mon épouse, les deux énoncés fondamentaux qui étaient donc encore impavides là. Premièrement, l'homme est le chef de la famille donc ce qui incarne à lui donner le grade du contrôle législatif des choses ; et deuxièmement, l'homme a le choix du domicile conjugal. Assorti d'une phrase que j'ai toujours beaucoup aimé qui est qu'il a le choix du domicile conjugal et la femme est tenue de l'y suivre et il est tenu de l'y recevoir. C'était la loi il y a quelques années ! 50 ans c'est quelques années.

Alors voyez le poids des mots quand ils sont inscrits dans l'ordre juridique. Le poids

des mots quand ils sont inscrits dans l'ordre juridique, c'est toujours un symptôme essentiel. La femme est ce sujet dont le devoir est de suivre, en l'occurrence dans le domicile conjugal, donc de suivre tandis que l'homme est le sujet qui choisit et reçoit. C'est à dire que l'homme est bien, à un niveau le plus abstrait, la médiation par quoi l'autre est reçu, dans l'ordre symbolique que le lieu figure. Le domicile conjugal, c'est la métaphore familial du lieu symbolique dont l'homme a la clef et où il reçoit, il doit recevoir l'autre. Vous voyez bien qu'entre le fils et le père, il n'y a pas cette médiation. Il y a la loi, elle-même dont le fils est l'héritier. Alors tout ça était encore debout il y a 50 ans, ce qui historiquement est presque rien et doit nous amener à nous interroger sur la nature des vagues de transformations qui se font à l'échelle de temps aussi restreint.

La jeune fille du monde traditionnel, pour continuer là-dedans, elle change son nom contre celui d'un homme, tout ça n'est plus le cas aujourd'hui. Elle devient Madame X. Elle peut, ayant changé de nom, rester à l'écart du travail salarié, gérer la maison, être d'abord mère et plus particulièrement mère de famille.

Vous remarquerez que dans la trilogie pétainiste réactionnaire « travail famille patrie », l'ouvrier, le paysan, espèces symboliquement masculines, sont voués au travail. Le soldat, non moins masculin, est voué à patrie. Et la fille devenue mère symbolise la famille. Donc la trilogie « travail, famille patrie » contient deux catégories masculines, le travail et la patrie, et une catégorie féminine, la famille. Vous noterez qu'aucune des trois catégories ne concerne la jeune fille qui n'étant pas mère ne symbolise pas la famille et n'étant pas soldat ne symbolise pas la patrie et n'étant pas encore au travail ne symbolise pas le travail. La jeune fille reste en instance de symbolisation. Elle n'est pas projetée ou épinglée dans des catégories symboliques. Alors, je voudrais dire au passage que c'est par cela qu'elle a toujours fasciné les artistes, les peintres, les poètes et les romanciers et les cinéastes, et encore aujourd'hui. Elle les fascine parce qu'elle est en instance de symbolisation et que l'artiste, lui, souhaite trouver, dans son art, le symbole de cette symbolisation différée ou incertaine. Si vous regardez les grands portraits de jeunes filles dans la littérature planétaire, c'est ça ! C'est le symbole artistique de l'incertitude de la symbolisation de la jeune fille. Vous remarquerez aussi c'est deux contraintes, deux signifiants masculins, et un signifiant féminin dans la trilogie pétainiste.

Alors, dans le monde traditionnel, on trouve très souvent, ce 2 contre 1 accompagné du 0 de la jeune fille : 2 pour l'homme, 1 pour la femme, 0 pour la jeune fille. Ces nombres ont un sens très important. Par exemple, la loi dit que le mari a le choix du domicile familial et que la femme a l'obligation d'habiter ce domicile. Et vous remarquerez qu'il n'est pas dit que le mari, lui, est obligé d'habiter le domicile familial. Il n'a pas d'obligation. Il a donc le pouvoir d'enfermer sa femme dans la maison, puisqu'elle est tenue de l'y suivre. Il est tenu de l'y recevoir mais il peut l'enfermer. Et il a aussi le parfait pouvoir d'en être absent, lui. Alors que la femme n'a que le devoir d'être dans la maison, devoir auquel l'homme doit obtempérer mais c'est son unique devoir. Donc, c'est 2 contraintes encore. Finalement, l'homme peut d'une part décider d'être dans le domicile conjugal, il peut aussi décider de n'y pas être, alors que la femme est tenue d'y être. Donc 2 contre 1 en faveur de l'homme. Je pense

que c'est toujours la loi de la famille traditionnelle.

Ça nous amène à une question qui a été beaucoup débattue ces derniers temps, à propos des modifications des lois du mariage. Qu'est-ce qu'une famille ? Qu'est-ce que la famille ? Déjà chez Platon, qui s'est interrogé là-dessus, on voit de manière très générale il y a trois grandes fonctions sociales : produire, reproduire et défendre. C'est les trois grandes pratiques qui définissent un groupe social installé, produire, reproduire et défendre. Le travail est ce qui produit ; la famille est le lieu où on reproduit l'espèce humaine ; et la patrie définit ce qu'on défend. On voit bien, dans la trilogie, travail c'est la production, famille c'est la reproduction et patrie c'est la défense, c'est ce qu'on défend. Vous voyez que là encore nous sommes à 2 contre 1. Production et protection sont les activités masculines, dans la figure de l'ouvrier par exemple. Et la fille devenue femme, enfermée dans le labeur maternel, va assurer la reproduction. Donc là encore, c'est 2 contre 1 ; 2 termes masculins et 1 seul terme féminin. La femme va accueillir à sa table et dans son lit, l'homme mûr qui travaille et qui est son mari, et elle va pleurer patriotiquement l'homme jeune mort au combat qui est son fils. La fille doit devenir mater dolorosa. C'est son rapport négatif et de souffrance à la fonction de défense. 2 contre 1 encore : le père vivant qui dispose du corps de la femme, et le fils mort qui dispose de sa souffrance et de ses larmes.

Voici que tout cela, toute cette société traditionnelle, ce 2 contre 1 singulier, est lentement mais sûrement en train de mourir. Cela c'est ce qu'il faut quand même bien voir. Dans le monde qui vient, dans le contemporain qui se prépare, la fille peut décider d'être ouvrière ou paysanne ou professeur ou ingénieur ou policière ou caissière, ou soldate ou présidente de la République. Elle peut vivre avec un homme hors mariage, avoir un amant ou plusieurs amants ou aucun amant. Elle peut se marier, divorcer, changer de lieu et d'amour. Elle peut vivre seule, sans être cet autre personnage important et cruel de la tradition « la vieille fille ». Elle peut avoir des enfants sans avoir de mari ou même, comme nous le savons, avoir des enfants avec une autre femme. Elle peut avorter. Le nom maudit de fille-mère disparaît. On a dit un temps « mère célibataire » et on a dépassé tout cela en parlant d'un nom extrêmement neutre « famille monoparentale » ce qui, vous le voyez, nous fait sortir du romanesque. Famille monoparentale, changement de catégorie qui sent son état à plein nez. ! Voilà ! Et voici même qu'une famille monoparentale peut aujourd'hui aussi être formée d'un père et de ses enfants, sans aucune femme et personne ne parlera de fils-père, remarquez, comme on parlait de fille-mère. Le fils-père est une catégorie inconnue. Le personnage négatif de la vieille fille peut aussi, dans ces transformations subjectives et verbales immenses, devenir le personnage positif de la femme indépendante.

Il y a de vives résistances contre cela. Je sais ! Je sais ! Ce n'est pas encore gagné ! Ce n'est pas partout accepté mais c'est cela qui arrive, c'est cela qui vient. Et c'est donc cela que doit requérir immédiatement notre pensée. C'est là que se constitue notre question, notre supposée question, la question des filles.

Sa première formulation, sa formulation la plus claire est la suivante : si la fille ou la jeune fille n'est pas séparée de la femme par le réel d'un homme et le symbolique d'un mariage que devient ce principe de son existence ? Ou qu'est-ce

qu'une fille aujourd'hui qui n'est plus définissable par le fait qu'elle est séparée de son être femme par la médiation obligatoire d'un homme ? Qu'est-ce que c'est ? Et la deuxième question est : se trouve-t-elle dans cette situation désorientée, comme j'ai pu le dire, l'étaient les fils pour des questions qui touchent à l'ordre symbolique.

Alors je dis quelques mots sur ma thèse sur les fils pour éclairer simplement celle sur les filles. Ma thèse sur les fils est la suivante : c'est que le point était la ruine dans nos sociétés de toutes procédures d'initiation, c'est à dire de toutes procédures symboliques attestant la distinction entre le jeune enfant ou l'adolescent et l'homme à proprement parler. La dernière forme de cette figure d'initiation a été, dans les sociétés démocratiques que nous connaissons, le service militaire. Le service militaire lui-même a été aboli mettant fin, en réalité, à toutes procédures d'initiation, ce qui mettait là un terme, alors carrément, à des dizaines de millénaires. Car les procédures d'initiation existaient pour les adolescents dans les sociétés les plus archaïques, les plus primitives. Et elles étaient d'une importance considérable. Elles constituaient la masculinité dans son être propre et au fond, des scarifications des sociétés de chasseurs-cueilleurs jusqu'au service militaire, on a une gigantesque continuité dont il faut bien voir, là encore, qu'elle est interrompue quasiment l'année dernière, sous Chirac. Des milliers d'histoires s'achèvent sous Chirac ! En réalité, cela crée quand même une situation dont il faut prendre la mesure, sans tomber évidemment dans des figures réactives puisque les figures réactives n'ont aucune portée. C'est que, quand vous n'avez pas d'appui symbolique constitué pour devenir autre que ce vous êtes, vous avez tendance à ne pas devenir autre que ce que vous êtes mais à continuer à être ce que vous êtes. Parce que l'altération de son identité suppose une consistance de l'autre, de l'autre au sens du lieu symbolique véritablement. Quand l'idée est trop absente, l'idée au sens du marquage symbolique de la différence, la vie risque d'être simplement la continuation de ce qu'elle est au jour le jour. D'où la tentation et la possibilité d'une adolescence éternelle. Et c'est ce que l'on constate quand même tous les jours, c'est à dire le caractère enfantin de la vie des adultes.

C'est cela l'adolescence éternelle. C'est quelque chose comme une puériorité universelle ; puériorité universelle liée aux figures de la consommation. Et ce caractère enfantin de la vie des adultes, à mon avis, est particulièrement visible chez les adultes de sexe masculin. Il suffit de les voir dans la rue ! Et pourquoi ? Parce que le sujet qui comparaît devant la marchandise, doit rester un enfant qui désire de nouveaux jouets. Fondamentalement ! Et c'est bien ce qui se passe. Les nouveaux jouets peuvent être des gros jouets. Et le sujet qui comparaît devant la règle sociale, juridique et électorale, il doit, pour l'essentiel, rester un écolier obéissant et stérile qui n'a éventuellement pas d'autres buts représentables que d'être le premier de la classe et qu'on parle de lui dans les journaux.

Cela, c'est quand même l'ordre de la masculinité tel qu'il se profile dès lors, d'une certaine façon que le principe abstrait de la césure entre enfant et adulte et dans la masculinité elle-même n'a pas de référence symbolique et que, de surcroît, le marché tente même d'inverser la chose, en faisant comme il le dit dans son jargon à lui, des adolescents le cœur de cible du marché. Si vous faites des adolescents le cœur de cible du marché, vous propagez en réalité, le goût de l'adolescence pour les

variations insignifiantes dans la population toute entière.

Alors, les filles, dans cet ordre-là ? On pourrait s'engager dans une voie parallèle. On pourrait dire : au fond les filles sont aussi livrées à une certaine forme d'inséparation entre l'être fille et l'être femme puisque l'homme et le mariage ne jouent plus le rôle réel et symbolique de la séparation. C'est une hypothèse.

Mon hypothèse à moi est différente. Je vous la livre, proposée à la discussion évidemment. Je pense que chez les fils, la fin de l'initiation traditionnelle entraîne une stagnation puérile qu'on peut nommer « une vie sans idée ». Une vie sans idée ! Chez les filles, l'absence de la séparation extérieure, hors du mariage, entre fille et femme telle qu'entre fille et femme, il n'y ait plus cette séparation incarnée. Ce n'est pas une séparation symbolique, une incarnation. C'est une séparation incarnée par la figure explicite et réelle d'un homme, le mari. Si il n'y a plus cette interposition de la figure pour la séparation, on pourrait imaginer que, en effet, l'absence de la séparation .. Mais je pense qu'elle n'entraîne pas une stagnation puérile. Elle entraîne la construction immanente de ce que j'appellerais « une féminité prématurée ». Autrement dit, je soutiens que l'absence de séparation peut se lire dans deux sens. Elle peut se lire : ce qu'il y a avant se perpétue indéfiniment, mais elle peut se lire aussi : ce qu'il y a après investit ce qui vient avant. Et tel est à mon sens, c'est une hypothèse que je xxx 38:13 mais je vais essayer de la justifier quand même, la différence entre fille et garçon, dans le monde contemporain soumis à la même pression d'inséparation ; c'est à dire la même pression de disparitions des anciennes et traditionnelles différenciations.

Alors, au fond le fils est exposé à ne jamais devenir l'adulte qu'il détient en lui-même. C'est cela que j'appellerai son errance propre ou l'adolescence éternelle. La fille, je dirais qu'elle est exposée à être devenue depuis toujours l'adulte femme qu'elle devrait devenir activement. Ou encore si vous voulez, chez le fils il n'y a aucune anticipation de ce que l'on pourrait appeler l'angoisse de la stagnation. Il suffit de les voir les jeunes garçons dans les bandes. Ils stagnent dans une vie éternellement inopérante. Chez la fille, je pense qu'il y a une rétroaction adulte qui dévore l'adolescence et même peut-être une part de l'enfance elle-même ; et de là une angoisse très différente qui est une angoisse de prématuration.

Alors empiriquement regardons la masse des filles, dans les sociétés modernes, elles ne sont pas différentes des femmes, elles sont ce qu'on pourrait appeler des femmes très jeunes. C'est tout. Elles sont habillées et maquillées comme des femmes, elles parlent comme des femmes, elles connaissent tout. Dans les magazines féminins pour ces très jeunes femmes, les sujets sont exactement les mêmes que dans tous les autres magazines : les habits, les soins du corps, le shopping et la coiffure, tout ce qu'il faut savoir des hommes, l'astrologie, les métiers et le sexe. Ce qu'il y a de bien dans ces conditions c'est ce que j'appellerais une sorte de fille-femme constituée prématurément comme adulte, sans le besoin de personne.

J'attribuerais à cela la cause du total dépérissement du symbole de la virginité. C'est un phénomène remarquable, la disparition du symbole de la virginité. C'était un rôle fondamental dans les sociétés traditionnelles, un symbole devenu, comme vous le savez, idéologique parce que la virginité, cela nommait ce qui, dans le corps d'une

filles, prouve qu'elle n'a pas encore rencontré la médiation sexuelle d'un homme ; et que donc elle n'est pas encore une femme puisque c'est cette médiation sexuelle qui la fait passer de fille à femme. Donc, le symbole de la virginité, c'est en quelques années la démonstration objective de la différence incarnée, saisie dans le corps, entre la fille et son devenir femme. Et si une fille, en tant que telle, est vierge c'est symboliquement capital. Dans la société contemporaine, ce symbole est supprimé ou en tout cas très malade. Et pourquoi ? Et là, je soutiendrais que c'est parce que, même empiriquement vierge, ce qui arrive, une jeune fille contemporaine est déjà une femme. Cela n'a pas d'importance, au regard de la rétroaction de la féminité mature sur l'adolescente qu'est la jeune fille. Cela ne se soutient pas d'une inscription dans le corps. Vierge ou pas, c'est la même chose. Au fond, la jeune fille supporte en elle-même l'action rétroactive de la femme qu'elle deviendra et elle ne le deviendra cette femme que parce qu'elle l'est déjà. Parce qu'elle l'est déjà, puisque la médiation obligatoire a disparu sans, il faut bien le dire, l'homme n'y soit pour grand-chose, dans cette modalité. Disons que la poétique figure de la jeune fille, qui éclaire tant de magnifiques romans anglais, n'a plus aucune pertinence. Moi, je suis frappé quand on lit les magazines contemporains pour filles, que je lis quelquefois, on leur apprend extrêmement tôt comment faire jouir les messieurs sans prendre de risques ! Des choses comme ça ! Ou comment s'habiller pour qu'il en ait envie ! Ça ne laisse par grand-chose en l'état de la poésie de la jeune fille. Mais ces magazines ne sont pas coupables : on ne va pas dire c'est la faute des magazines, évidemment ! Ils ne font que s'adresser, en chaque fille, à la femme contemporaine qu'elle est en un certain sens déjà devenue et dont on pourrait dire que le cynisme est innocent. Dès lors, de là que les filles sont aptes à faire avec un impeccable talent tout ce qui leur est demandé en tant qu'enfant ou en tant qu'adolescente, vu qu'elles sont désormais par elles-mêmes bien au-delà de tout ça.

Et si les fils sont pour toujours immatures, les filles, elles, sont devenues pour toujours matures. Il faut donner de cela qu'un seul exemple : la réussite scolaire. S'est creusé sur ce point, il faut quand même savoir, en faveur des filles, un véritable abîme et spécialement dans les milieux populaires. Alors que la jeunesse mâle des banlieues subit à l'école un désastre irrémédiable, leurs sœurs non seulement réussissent mais la statistique le prouve, réussissent mieux que les filles des quartiers riches, qui elles-mêmes, cependant, mangent déjà la soupe sur la tête des garçons xxx 44:33 et débiles. J'ai vu moi-même souvent de pauvres gens d'origine arabe amenés depuis les quartiers populaires par la police devant les tribunaux et puis l'avocat ou même le juge pouvait être leur sœur. C'est une situation fréquente. C'est une situation canonique. Ou bien ces fils ont attrapé, par la misère sexuelle qui est la leur, une maladie transmissible et le médecin qui les soigne peut être leur sœur. Et on en voit de plus en plus de ces jeunes âmes conquérantes devenir policier, juge et ministre. Partout où il s'agit de la réussite sociale et symbolique, la fille-femme l'emportera désormais sur le fils incapable de surmonter son adolescence. Le fond de la question n'est pas la misère sociale. C'est très important à comprendre cela. Les filles sont aussi mal loties dans les quartiers pauvres que les garçons. Plus même que les garçons ! Elles doivent souvent s'occuper du ménage, s'occuper des enfants les plus

jeunes, elles travaillent sur un coin de table de la cuisine avec un acharnement mature. Elles triomphent parce qu'elles savent que les exercices qu'on leur demande qui, outre qu'ils conditionnent leur propre libération, ne sont que des jeux d'enfant pour elles qui sont en réalité déjà des femmes définitives. On dira qu'elles veulent se sortir du monde oppressif où elles sont nées. Bien sûr ! Mais dira-t-on que les garçons ne veulent pas en sortir ? Ce n'est évidemment pas une hypothèse que l'on peut faire. Ils ne peuvent pas en sortir. C'est ça la différence ! Et c'est parce que la femme libre qu'elles veulent devenir est déjà en elles, de toute sa puissance aussi là et assurée qu'il le faut, tandis que le fils, qui ne sait pas ce qu'il est, est hors d'état de devenir ce qu'il peut. La fille femme peut devenir avec aisance ce qu'elle sait déjà.

Alors tout le point est que la question des filles du coup, contrairement à celle des fils, à mon sens, n'existe plus comme telle. C'est la grande dissymétrie. Il y a une question des fils, aujourd'hui. A proprement parler, il n'y a pas une question des filles mais seulement la question des femmes, à raison de ce mouvement qui est cette fois rétroactif. Cette femme que les filles sont prématurément qui est-elle aujourd'hui, quelle en est la figure ? Et vous voyez que, si pour parler des fils, on peut rester dans le domaine des fils pour expliquer ce que peuvent être les filles aujourd'hui, il faut en passer par les femmes, c'est à dire traiter, en effet, les figures contemporaines de la féminité.

Alors, en venant à ces figures contemporaines de la féminité, je voudrais essayer de dire en quelques mots, mais ça mériterait des développements beaucoup plus considérables, quel est le vrai mécanisme sexué de l'oppression capitaliste moderne. Il y a un mécanisme sexué de l'oppression capitaliste moderne qui n'est pas, n'est plus du tout, le mécanisme de la tradition, comme quelquefois le féminisme attardé s'imagine qu'il est. Bien sûr, on peut traquer les débris de comportement traditionnel. Il y en a encore beaucoup. Cela a duré des millénaires et c'est encore bien installé mais ce n'est pas le fond du problème. Parce qu'il ne s'agit plus du tout, comme dans le monde de la tradition, d'une subordination à la fois réelle et symbolique, mari, mariage de la femme-mère par rapport à l'homme-père. Le point qu'exige de nous la société capitaliste moderne c'est de faire valoir partout l'impératif « vis sans idées ». Et les chemins de cet impératif, c'est cela que je voulais vous dire, les chemins de cet impératif « vis sans idées » ce qui veut dire « ne vis que pour acheter ce qu'on te propose », cet impératif n'a pas le même chemin selon qu'on y plie les fils ou les filles. C'est cela à mon avis, le cœur du problème. Autrement dit, il y a bien un élément sexué de cette oppression parce que le chemin subjectif par lequel une fille peut se soumettre à cet impératif n'est pas le même que le chemin pour un fils. Autrement dit, on a la différence suivante : que la vie puisse être la vie sans idées, c'est à dire la vie stupide, subjectivité exigée par le capitalisme mondialisé, comme on peut le démontrer aisément, puisqu'il ne s'agit que d'acheter des âneries. Donc si la vie est la vie sans idées ou vie stupide, cet impératif va être obtenu des petits mâles c'est à dire des fils par l'impossibilité de devenir adultes, la stagnation dans l'adolescence consommatrice et concurrentielle elle-même affiliée à une totale absence d'espoir ou d'élévation. Cela va s'obtenir en revanche des petites femelles par l'impossibilité de rester filles, d'être dans la gloire passée et éternelle de la jeune fille,

par un devenir femme prématuré orienté en fait par le cynisme du devenir social. Ce sont deux chemins subjectifs de la soumission et le chemin masculin n'est pas le même que le chemin féminin. Parce que, que veut la société contemporaine ? Regardons là comme elle est.

Que veut la société contemporaine livrée au monstre capitaliste, au monstre du marché ? Elle veut deux choses. Premièrement, qu'on achète les produits du marché si on le peut et deuxièmement que si on ne le peut pas, on se tienne tranquille. Pour ces deux choses, il faut n'avoir aucune idée de justice. C'est indispensable. Aucune idée d'un autre avenir possible ! Aucune pensée gratuite ! J'insiste sur le fait que ce sont des impératifs vitaux pour la société telle qu'elle est organisée. Ce ne sont pas des aberrations particulières. Il est évident que si les deux impératifs fondamentaux c'est acheter ce qui est produit, si vous le pouvez, tenez-vous tranquille si vous ne le pouvez pas, mais c'est absolument les récuratifs fondamentaux et minimaux de la société telle qu'elle est ; eh bien il faut en effet que soit absente toute idée de justice, toute idée qu'un autre avenir est possible, que quelque chose existe et est réel et aussi que aucune pensée que quelque chose qui a valeur puisse être gratuit. Cela c'est ce dont cette société a le plus peur, n'est-ce pas ? La gratuité c'est une chose abominable par excellence. Mais toute vraie pensée est gratuite, si vous y réfléchissez, ça n'a pas de sens une pensée payante. Donc toute vraie pensée est gratuite et donc la conclusion, dans le monde qui est le nôtre, comme seul compte ce qui a un prix, il faut n'avoir aucune pensée, aucune idée. C'est fondamental. Alors seulement, si on n'a aucune pensée, aucune idée, on est prêt à obéir à une société qui nous dit : « consomme si tu en as les moyens, et si tu ne les as pas ferme ta gueule et disparaît ! » ; ce qui est quand même l'existence du monde. Et alors, vous voyez qu'on ne peut avoir dans ces conditions qu'une vie totalement désorientée et répétitive parce que la boussole de la pensée a disparu, la boussole de l'idée a disparu.

Je voudrais souligner que la société traditionnelle, et encore une fois ce n'est pas du tout pour la réhabiliter parce que je suis hostile à toute possibilité d'un retour en arrière, la société traditionnelle est complètement différente parce que, tout au contraire, elle impose une croyance et donc une idée. Dans la société traditionnelle, l'oppression n'est pas qu'il faille vivre sans idée, l'oppression c'est que il y a une idée obligatoire, généralement religieuse, pas toujours, mais généralement religieuse. L'impératif de la société traditionnelle est « vis avec cette idée et aucune autre » tandis que l'impératif contemporain c'est, je le résume, « vis sans idée ». C'est une modification qualitative. Cela n'est pas un changement du contenu. Et entre nous, c'est pourquoi on parle depuis 40 ans de la mort des idéologies. Ça n'a jamais rien voulu dire d'autre que « vis sans idée » la mort des idéologies.

Je voudrais dire en passant, c'est tout à fait une parenthèse, c'est aussi pourquoi on pourchasse de façon aussi violente les symboles religieux par lesquels se marquent ce qui peut subsister de la société traditionnelle, c'est à dire l'appartenance à une conviction fut-elle obligatoire ou débile, même cela c'est de trop! même ça c'est de trop ! Si des gens ont des idées stupides, peut-être donneront ils à d'autres l'idée d'avoir des idées intelligentes! Mieux vaut l'égalité absolue dans l'absence générale d'idées! C'est préférable.

Alors finalement, s'agissant des femmes, ce n'est pas du tout un hasard si cette question des femmes ressort là. Au fond l'appartenance à la société marchande, pour une femme, c'est l'aptitude à se montrer autant que possible elle-même comme une marchandise disponible. Ça au moins ça fait partie de l'ordre tel qu'il est. Alors la nudité est à cet égard bien vue ! Le short c'est excellent ! Le maquillage c'est parfait ! Le nombril c'est tout à fait convenable. Mais le foulard sur la tête est abominable et proscrit. C'est comme ça quand même ! C'est comme ça ! Alors c'est que, comme vous le voyez sur les murs et partout, la sexuation visible, c'est une donnée commerciale depuis l'aube des temps tandis que la tradition impose, elle, que sur le corps des femmes, pour les raisons que j'ai expliqué, il y ait le symbole, symbole souvent pauvre et lamentable, qu'il y ait le symbole de ce que les convictions, dans la circonstance religieuse ou morale, sont supérieures à toutes propositions marchandes. Dans le monde que régent le capital, il n'en va pas de même. Il faut que tout soit objet et que rien ne soit symbole. Voilà c'est ça la réalité ! Tout doit être objet et rien ne doit être symbole. Et c'est ainsi que Marx a annoncé, il y aura bientôt deux siècles, que toutes les relations symboliques du vieux monde, du monde de la tradition, hiérarchique, symbolique, de convictions, de croyances, que tout cela serait, comme il le disait, serait impitoyablement dissous dans les eaux glacées du calcul égoïste. Alors il suffit de regarder nos murs, nos télévisions, la fonction des femmes dans la publicité, l'habillement des femmes en été, pour ajouter à la phrase de Marx ceci : lorsque la femme est dissoute dans les eaux glacées du calcul égoïste, si elle a quelque chose sur la tête, c'est que sa dissolution n'est pas complète. Il faut donc l'obtenir à tout prix.

On pourrait dire l'impératif traditionnel c'est : sois un homme identique à ton père, une femme identique à ta mère et ne change jamais d'idée. Tandis que l'impératif contemporain c'est plutôt : sois l'animal humain que tu es, plein de petits désirs mais sans idée aucune. Mais pour ça il faut dresser l'animal individuel qui n'est pas comme ça par lui-même. Il faut le dresser et pour ce dressage de l'animal individuel, les chemins ne sont pas les mêmes, en tout cas aujourd'hui selon qu'on est une fille ou selon qu'on est un fils. C'est sur cela que je voudrais insister.

Disons que le fils vivra sans idée pour n'avoir pas su soutenir le mûrissement d'une pensée. Tandis que la fille vivra sans idée pour avoir soutenu bien trop tôt et sans médiation une maturité pleine et ambitieuse qui lui fait penser très tôt que l'idée est inutile. Je dirai que le fils manque l'idée par défaut d'homme et que la fille manque l'idée par excès de femme. Alors j'exagère un peu la situation délibérément.

Alors que pourrait devenir dans ces conditions le monde ? J'exagère par science-fiction. Au fond le monde pourrait très bien devenir un troupeau d'adolescents stupides dirigés par des femmes carriéristes et habiles. On aurait alors ce qui convient parfaitement au monde opaque et violent qui nous est offert. En fait d'idées, il n'y aurait plus que des choses. Et ça, ça réglerait les problèmes.

Je reviens maintenant aux figures de la féminité telles qu'elles s'imposent prématurément au lieu où la jeune fille a disparu. Cette question des lieux de la féminité est très ancienne, comme le vous le savez. Elle tourmente la mythologie, la religion, la philosophie, l'anthropologie depuis des siècles et des siècles mais je crois

qu'il y a une stabilité millénaire. Je dirais que le cercle des figures de la féminité tel qu'il a été construit par la société des hommes, par la société traditionnelle depuis des millénaires, se compose de quatre figures. C'est tout à fait faux de dire qu'il n'y a qu'une seule figure, la femme opprimée et puis on s'en tient là. Bien sûr, il y a la femme opprimée mais c'est un dispositif toujours très compliqué. Il y a quatre figures qu'on pourrait nommer la domestique, la séductrice, l'amoureuse et la sainte. La domestique, la séductrice, l'amoureuse et la sainte ! Il y a d'abord, effectivement, la femme comme animal domestique, producteur et reproducteur. La femme est alors considérée comme située entre l'humanité symbolique, régie par disons le nom du père, et une animalité pré-symbolique, liée aux fonctions sexuelles et reproductrices. Cette figure inclue naturellement la maternité comme centrale et elle est en quelque sorte la base matérielle des trois autres figures. Elle en est le point d'incise productrice effectif. Il y a ensuite la femme comme séductrice, la femme sexuelle dangereuse. Et puis il y a la femme comme emblème de l'amour, la femme du don de soi, de l'oblativité passionnée. Et puis il y a la femme comme vierge sacrée, médiatrice et sainte. Alors cela c'est ce qui constitue le carré féminin traditionnel. Ces figures sont repérées, y compris dans toute les mythologies les plus anciennes. La femme est fondamentalement domestique mais séductrice, amoureuse et sainte dans des figures plus rares mais non moins importantes.

Dans ces constructions, ce qui frappe c'est que l'unité n'est pas tant un terme isolé qu'un couple de termes. On va retrouver 1 et 2, dans cette affaire. Les exemples fournis vont alimenter toute la littérature sur les femmes pendant des siècles et on y voit toujours une femme prise dans l'écartèlement de deux figures. Bien qu'en réalité, dans la féminité, nous allons le voir, il y a quatre figures. Mais c'est le passage entre les figures qui est déterminant.

Par exemple, la domestique, la mère au foyer avec ses tâches lourdes et quotidiennes n'est pensable que doublet de la séductrice dans la forme de base est la putain tout simplement. D'où la fameuse thèse qu'un homme n'a rapport aux femmes que sous le schème binaire de la maman et de la putain ; ce qui a donné un film fameux « La maman et la putain ». Mais, en réalité la dangereuse séductrice, sexuelle, la vamp si vous voulez, n'est telle que si elle se couple et s'oppose à la ferveur de l'amoureuse dont elle est à la fois proche et très éloignée. C'est l'origine des innombrables doublets féminins littéraires où toute l'action présente le conflit de l'amour pur et de l'amour impur, du désir et de l'amour, ou de la sublime amoureuse confrontée à la mauvaise femme, la puissante rivale, la femme de mauvaise vie, la tentatrice. Et l'amoureuse, elle est elle-même à la lisière du sublime parce que si elle se donne, si elle s'oublie, ça peut être aussi bien pour s'abîmer dans la fusion avec dieu, dans ce que l'on pourrait appeler une espèce de virginité ascendante dont il y a quantité d'images dans la mythologie. Même le vieux Goethe, pour ne parler que de lui, termine Faust par l'énoncé : l'éternel féminin nous emmène en haut. Quoique nous ayons vu que Ulrike l'avait emmené dans le fossé !

La vérité, comme toujours, des distributions classificatoires c'est la circulation. La domestique n'est proprement femme que d'être virtuellement doublée par la séductrice ; la séductrice n'est puissante que parce qu'elle aborde aux rivages de

l'amour ; et l'amoureuse n'est sublime que parce qu'elle côtoie la mystique. Puis il y a une circulation au sens inverse qui ramène au point de départ parce que la mystique sublime va valider l'abnégation quotidienne de la mère, l'activité domestique etc. Si bien que du mystique au domestique, la pose religieuse et morale circule sans efforts. C'est tout à fait frappant, véhiculé par les figures féminines de la religion qui organisent cette circulation entre la louange faite à la femme excellente et fidèle domestique et la femme dans la sublimité mystique, cela circule entre les deux. Et c'est évidemment le symbole fondamental de la Vierge Marie dans le catholicisme qui sublime, au point d'être quasiment divine, mais qui offre en même temps l'archétype de la mère, la mère attendrie du bébé et la mater dolorosa du fils crucifié. Donc elle est dans la figure absolue de la maternité domestique et souffrante, en même temps qu'elle est dans la sublimité divine et mystique. Donc ce retour du sublime de la sainte vers la domesticité de la mère fait qu'évidemment le carré que je vous ai présenté est une sorte de cercle.

Chaque figure n'est-elle que de sa relation excentrée à une autre. On dira donc et c'est ce que je voulais tirer de tout ça, que femme, ça n'est jamais qu'une occurrence de la dualité. Que même une sainte épouse n'est-elle que de ce qu'on lui a demandé, quand même, un jour de séduire, qu'elle a consenti au sexe et que donc, elle peut être dangereuse secrètement et elle le demeure à jamais. Entre parenthèses, si elle n'était que l'épouse domestique ingénument et fidèlement, on se demande pourquoi il faudrait, comme on le fait dans les sociétés traditionnelles, l'enfermer, la couvrir et la protéger des regards. C'est bien qu'elle est aussi un danger caché et irréductible. Cette femme dangereuse, cachée sous le voile de l'épouse fidèle, c'est après tout elle qui peut-être, passionnément, va en secret rencontrer un amant pour lequel elle donnerait sa vie. C'est donc la raison pour laquelle il faut la claustre, car elle a en elle l'amoureuse séductrice et toujours immanente. Et puis si cet amant disparaît elle va être tentée de se vouer à un dieu salvateur en se réfugiant dans un couvent secret. Vous avez là la trame d'innombrables contes, romans de la tradition où on parcourt les figures, où la femme est une fidèle épouse mais tombe dans la passion amoureuse parce qu'elle est quand même une femme séduisante pour un amant et que l'amant la plaque et qu'elle termine dans la prière ; la prière qui la ramène d'ailleurs au point de départ puisque, comme vous le savez, dans le couvent où l'on prie mais aussi brique le sol.

Alors finalement je dis ça parce que ça veut dire que dans la représentation traditionnelle dont je décris le schéma structurel, au fond une femme n'est à une place autant qu'elle se tiendrait aussi bien dans une autre. La circularité c'est cela. L'essence de la circularité c'est de dire qu'aucune des places n'est en vérité indépendante de la possibilité de la translation de cette place à une autre place. Et que donc une femme c'est la puissance du 2. La puissance du 2 ce n'est pas 1 place, c'est la constante puissance de la dérive d'une place sur une autre place et ceci selon une circularité intégrale. Et à vrai dire, je soutiendrai que cette puissance du 2 est encore plus considérable parce que on peut voir que chacune des figures est déjà par elle -même scindée. Et déjà une dualité plutôt que 1 place.

Un exemple simple et frappant c'est celui de la circulation des femmes dans les

sociétés traditionnelles, dans les sociétés dites primitives, soit ces sociétés qu'étudient les anthropologues soit même dans les sociétés de notre propre histoire il y a encore très peu de temps. Dans tous les cas on parle de la femme comme un animal domestique supérieur. Vous savez que dans certains groupes, c'est très important, un homme ne peut obtenir une femme que contre un paiement important. Une femme, une épouse, cela s'achète, par exemple deux ou trois vaches, ou des tissus ou des choses comme ça. Et dans d'autres groupes au contraire, un homme ne se marie avec une femme que si on ajoute à sa femme un paiement important. C'est le système de la dot. C'est un phénomène très étrange. Comment se fait-il que dans certains cas, il faille acheter une femme à un prix très élevé et dans l'autre cas, pour obtenir une femme on est en droit de demander que celui qui vous la donne ajoute un peu quelque chose à la femme. Alors dans un cas, elle est quasiment hors de prix et dans l'autre, elle ne vaut pas grand-chose puisqu'il faut qu'elle vienne avec le prix qu'elle coûterait si elle valait quelque chose. Alors comment expliquer que les femmes et l'argent en quelque sorte puissent circuler soit dans le même sens soit en sens contraire ? Dans le cas de la dot, la femme passe d'une famille à une autre avec un trousseau et de l'argent, et dans le cas de l'échange pur la femme passe d'une famille à une autre pour autant que de l'argent circule de la famille d'accueil vers la famille donatrice. Ça ne peut être que parce que l'acquisition d'une fille a deux sens opposés, exactement les deux sens de la circulation. Dans le premier sens elle est une force de travail et de reproduction. Et en tant qu'elle est une force de travail et de reproduction, elle coûte un bon prix. Et dans le second cas, elle reste une force reproductive par la capacité d'avoir des enfants, mais qui doit être entretenue, qui doit être entretenue sur un certain pied ! Et c'est de là que le système de la dot était et à mon avis reste plus ou moins discrètement, obligatoire dans les milieux riches, parce que la femme doit parader dans ces milieux, la femme doit présenter l'élégance et la civilisation, elle doit présider à des réceptions où sa vêtue ne saurait souffrir d'être inférieure à celle d'une invitée et elle doit rivaliser dans le monde social avec les autres femmes et tout cela coûte très cher. Et il faut donc que la famille donatrice de cette femme qui va être entretenue très cher contribue quelque peu à la dépense en faisant ce cadeau destiné à devenir une ostentation somptuaire. Vous voyez bien que cela veut dire que la figure de la fille est divisée. Une paysanne africaine en revanche, elle va non seulement porter des enfants, donc elle va être reproductrice comme l'autre, mais en plus elle va travailler dur dans les champs. Donc ça, ! si à la fois elle reproduit et travaille dur dans les champs, il faut payer ! Si elle vient que pour parader dans la société et donner des fils de temps à autre, il faut contribuer à la dépense ! Ça veut dire que, finalement, il y a des femmes qui sont des vœux de l'amour et il y a des femmes qui sont des chats persans, pour rester dans la métaphore animale. Et puis, il y a pas mal de femmes qui tentent d'être les deux à la fois. Alors autant dire que la simplicité apparente de la figure la plus objective, la plus élémentaire, la plus directement soumise, la féminité domestique qui circule d'une famille à une autre est déjà rongée du dedans par deux possibilités absolument contradictoires comme l'atteste la circulation de l'argent. Alors, on peut montrer aisément qu'il en va de même pour les trois autres. Je n'insiste pas, vous ferez vous même l'exercice. La figure mystique, par

exemple, est soumise à la pression toujours contradictoire d'un mouvement d'abaissement, d'humiliation, d'abjection et d'un mouvement d'ascension glorieuse si bien que son image est aussi bien celle d'une sorte de bassesse répugnante que celle d'une lumière diaphane. Et d'ailleurs on le voit la religieuse est un personnage classique de la pornographie en même temps qu'elle est avec Thérèse d'Avila dans la lumière de l'extase xxx 1:15:37.

Alors vous me direz : il s'agit de représentations là ! Tout ça est d'origine fantasmatique et largement masculine. Ce n'est pas inexact quant aux contenus apparents des représentations mais je voudrais qu'il y a là une profonde idée abstraite de ce que peut être une femme. C'est à cela que je voulais en venir à travers tout ce matériel. On ne retiendra pas naturellement la particularité anthropologique des figures mais on retiendra la logique du 2, du passer entre deux. Passer entre deux comme ce qui définit, de façon structurale ou quasi ontologique, la féminité. Je dirais que la féminité s'oppose à la force d'affirmation de l'Un, du pouvoir de l'unité qui caractérise la position masculine traditionnelle. La logique masculine, dans la tradition, se résume à l'unité absolue du nom du père. Un nom, il y a le nom. Et le symbole de cette unité absolue est du reste évident dans l'unité absolue et absolument masculine du dieu des grands monothéismes. Le dieu des grands monothéismes n'est que la sublimation transcendante de l'absoluité de l'un dans la constitution de la masculinité traditionnelle. Or, c'est de cet Un qu'il est question, de façon critique, dans l'entre-deux figural où se tient toute femme.

On peut évidemment demander pourquoi la femme serait le Deux de l'Un masculin. C'est un peu ce que je suis en train de dire. C'est parce que le Un et le Deux sont des structures internes. Je voudrais tenter de vous montrer que le formalisme qui dialectise l'Un et le Deux, l'Un et l'Entre-Deux est adéquat pour penser la sexuation ou plutôt c'est tout le problème sur lequel je vais conclure que ce formalisme était adéquat, sans que nous ayons certitude qu'il le demeure.

Femme désigne plus un processus qu'une position. Voilà la thèse. Quel processus ? Celui d'une passe, d'un passage, d'un entre-deux. Une femme est toujours et d'abord une passante, comme l'a vu Baudelaire « Passante », « oh toi que j'eusse aimé, oh toi qui le savais » mais elle n'a fait que passer. Disons plus sèchement qu'une femme c'est ce qui déjoue l'Un. Et cela déjouer l'Un ce n'est pas une place mais c'est un acte. Je soutiendrais ici volontiers, c'est une différence peut-être avec Lacan, que ce qui dirige une femme n'est pas le rapport négatif au tout, le pas-tout. Pour Lacan, le pas-tout commande la formule de la sexuation féminine. Mais c'est plutôt le rapport à l'Un pour autant que pour une femme l'Un n'est pas. L'Un n'est pas ce qui veut dire que l'Un n'est pas à elle. Cela peut être l'Autre mais elle n'est pas l'Un et donc pour ce qui la concerne l'Un n'est pas. Alors on comprend bien tout cela si on est convaincu que dieu n'est pas et que l'Un du nom du père, par conséquent, n'est pas non plus, que c'est une fiction masculine en définitive l'Un, que c'est la prétention masculine d'être l'Un, l'Un mesure des places, des positions et des dispositions. Pour l'Un du nom du père n'est pas et une femme est le processus de ce ne- pas être. Elle est le processus de ce ne- pas- être qui constitue tout l'être de l'Un, d'une certaine façon. Puisque si l'Un n'est pas, l'être de l'Un c'est de ne pas être justement. De ce

point de vue là, le ne-pas-être- de l'Un, c'est ce qui constitue tout l'être de l'Un.

D'autre part, une inversion radicale de toute la théorie traditionnelle apparente, on voit bien que c'est la femme qui prononce que l'homme est dans la guise du ne-pas-être l'Un qu'il prétend être. C'est elle qui prononce l'être et non pas l'inverse. Et elle le prononce selon un acte, selon le processus du déjouement effectif de l'acte par l'impossibilité où elle se trouve de tenir véritablement une seule place. Par conséquent, j'affirmerais qu'une femme est par elle-même la preuve terrestre que dieu n'existe pas. Que dieu n'a pas besoin d'exister, plus précisément. Si une femme existe, dieu n'a pas besoin d'exister. Au fond, il suffit de regarder une femme, ce qui s'appelle regarder, regarder ce n'est pas une chose simple, mais il suffit de regarder une femme pour être aussitôt convaincu que de dieu, on peut fort bien s'en passer. Et c'est pourquoi dans les sociétés traditionnelles on cache les femmes. L'affaire est bien plus grave qu'une vulgaire jalousie sexuelle, vous comprenez. Si c'est une simple jalousie sexuelle, il y a longtemps que ça aurait été moqué, réduit, etc. C'est une affaire beaucoup plus grave. La tradition sait que maintenir vaille que vaille dieu en vie alors que sa tendance spontanée est de mourir dieu, il faut absolument rendre les femmes invisibles. Et donc le processus féminin est un processus athée. Le processus actif d'existence, tout à fait indépendant de savoir si la femme croit elle-même en dieu ou pas en dieu, c'est le processus de son existence est un processus athée. C'est cela qui fait qu'elles ont toujours posé question et posé question à la tradition elle-même naturellement. Elles ont toujours été la question de la tradition. Il faut les cacher, il ne faut pas les montrer, qu'est-ce qu'on peut en faire Il faut bien qu'il y en ait mais au fond, la tradition s'en passerait bien si elle pouvait. Mais elle ne le peut pas, il faut reproduire l'espèce. Vous voyez bien. On fait autour de ça un bazar incroyable. Et pourquoi ? Parce qu'il y a une innocence athée de l'existence féminine. Ça, je le crois profondément. Et encore une fois, ce n'est pas parce qu'il y a des mystiques, des croyances, que les religions ont été soutenues par les femmes, que c'est un démenti à ce que j'annonce ici. Je l'énonce à un niveau de structures fines et essentielles dans lequel le déjouement de l'Un joue un rôle décisif et à la fin des fins, on pourrait dire d'un point de vue archétypal, l'Un c'est le schème de l'existence de dieu. Au fond, une femme pour étayer ce processus athée, inconscient naturellement - cela c'est fondamental- il faut toujours que, dès qu'un terme risque de la clouer sur l'un, elle dispose d'un autre terme qui désunit le premier. Alors on passe entre-deux. Et ce n'est pas qu'une femme soit double, duplice qui est une interprétation traditionnelle parce que le fait que je vous dis là a été observé depuis longtemps, il y a longtemps que les hommes observent les femmes. Vous savez c'est une de leur occupation principale, depuis la préhistoire incluse. Ils ont donc bien vu cet entre-deux même s'ils l'ont nommé autrement. Et la version mythologique qu'ils en ont donné, c'est que toute femme est duplice. « Souvent femme varie, bien fol est ce qui s'y fait » chante Verdi, après Hugo. Mais cela c'est la version traditionnelle de ce qui, chez la femme, fait objection à la tradition depuis toujours. A savoir que, dans l'apparence absolue et contrainte de la soumission, elle est toujours en train de déjouer l'Un dont cette tradition se prévaut et d'attester qu'on peut s'en passer. Ce dont la forme minimale est le jugement que porte dans leur domesticité retirée, dans le secret de leurs entretiens

propres, les femmes sur les hommes dans les sociétés traditionnelles, à savoir que ce sont des enfants. Et ce jugement, ce jugement latent informulé ou formulé, il est simplement le constat que cette histoire de l'Un, on peut faire sans. On peut faire sans ! Et alors, au fond, ce n'est pas que la femme soit duplice, version donnée par la tradition, c'est que dès qu'on prétend disposer une femme à une place, elle va passer outre l'Un par l'entre-deux de cette place et de son double. Voilà ! Ou de son doublet ! La puissance féminine c'est toujours l'aptitude à créer un double de l'Un qu'on lui impose et finalement à passer entre les deux. On pourrait dire qu'une femme c'est toujours la création d'un double qui destitue l'Un tout en affirmant, glorieusement s'il le faut, son non-être. Alors je définirais la féminité comme, outrepassant de l'Un dans la guise d'une passe de l'entre-deux.

Une fois armé de cette définition, on revient à la question du contemporain. Si on accepte la définition provisoire du féminin historique, vous voyez que nous le débusquons dans la tradition mais que nous le débusquons dans la tradition comme un facteur originellement anti gravitationnel interne à la tradition elle-même et renommé dans la tradition à raison de cette hostilité. Donc la misogynie de la tradition est une misogynie fondée. Voilà ma thèse. A partir du moment où vous êtes attaché à la défense de la tradition, vous avez parfaitement raison de vous méfier des femmes parce qu'elles ne sont pas aptes à se plier à la souveraineté de l'Un pour la raison que ce à quoi elles sont aptes c'est toujours à créer un double et à créer une passe entre deux possibles et à prouver par l'existence de cette passe que de l'Un on peut se passer. Donc la misogynie féminine interne à la tradition n'est que la défense de la tradition elle-même, n'est-ce pas ? Cela c'est extrêmement clair.

Je dis un mot sur ma conviction sur le contemporain. Ce que je pense c'est qu'une très forte pression s'exerce pour ramener la figure féminine dans la direction d'une unification, d'une unité. Le capitalisme contemporain demande et exige même que les femmes prennent sur elles la forme nouvelle de l'Un, que le capitalisme veut voir remplacé le vieil Un du pouvoir symbolique, à savoir l'Un de l'individualisme, consommateur et concurrentiel. Les fils, les mâles, proposent de l'individualisme en réalité une version faible, adolescente, ludique, sans lois, possiblement ramenée au brigandage superficiel. On va demander à la fille-femme de proposer de l'individualisme concurrentiel et consommateur version dure, mature, sérieuse, légale et punitive. C'est bien pourquoi il existe aujourd'hui tout un féminisme bourgeois et dominateur dont il faut quand même rendre raison. Il y a eu une période glorieuse du féminisme où il était lié intrinsèquement aux puissances de l'émancipation. Aujourd'hui nous voyons bien que le féminisme est aussi bien une doctrine potentielle des pires réactionnaires. Il est tout à fait symbolique que le parti d'extrême droite soit, en France, dirigé par une femme. Cela a commencé avec Thatcher, ça la mère moutarde est en train de devenir une figure majeure de la politique contemporaine. Alors je pense que cela a des raisons profondes. La revendication du féminisme bourgeois et dominateur, appelons-le comme ça, ce n'est absolument de créer un autre monde. Absolument pas la revendication pour mener à une émancipation ! C'est de livrer le monde tel qu'il est à la puissance des femmes. C'est tout à fait autre chose ! Ce féminisme exige que les femmes soient juges, générales

d'armée, banquières, pdg, ministres et présidentes, sans qu'on ait pu observer, à ce jour, la moindre amélioration, bien au contraire, de l'ensemble de l'exercice de ces fonctions au regard des populations en général. Et que, même pour les femmes qui ne sont rien de tout ça, c'est à dire qui ne sont pas générales d'armées, banquières, pdg, députés, c'est à dire quand même presque toutes les femmes, telle soit la norme de l'égalité des femmes et de leurs valeurs sociales, que les femmes puissent être tout ça.

Dans cette direction prononçons la sentence ! Les femmes sont considérées comme une armée de réserve du capitalisme triomphant, dans laquelle on va puiser.

Alors, les femmes alignées sur cette vision des choses qui se réjouissent inconsidérément de voir les leviers du capitalisme être les uns après les autres manipulés par des femmes, ces femmes abandonnent évidemment le processus qui crée autre chose que de l'Un, qui crée la passe du Deux. En vérité, la femme, une femme devient le modèle du nouvel Un, celui qui se tient avec vigueur et insolence devant le marché concurrentiel et qui en est à la fois le servant et le manipulateur. Disons ceci : cette femme contemporaine sera l'emblème de l'Un nouveau bâti sur la ruine du nom du père qui était le nom du vieil Un. Et du coup, trois des antiques figures du féminin vont disparaître parce que elles étaient toutes ordonnées autour de la maintenance du nom du père. La séduction dangereuse, le don amoureux, et le sublime mystique n'ont plus raison d'être. Naturellement la femme Un, appelons là comme ça « la femme Un », elle va vouloir être naturellement séductrice. Elle va garder ça parce que la séduction est une arme capitale de la concurrence. Comme nous le savons aujourd'hui, les banquières et les présidentes se vantent de rester des femmes, au sens précisément de la séductrice. Mais là, la séduction change de sens. Elle n'est pas le double ou le péril de la conjugalité. Elle est au service du pouvoir. Et c'est pourquoi cette séduction ne doit pas aller avec l'abandon amoureux qui est une faiblesse et une aliénation. La femme Un est libre. C'est une battante dure. Et si elle fonde un couple, c'est sur la base d'un accord aux avantages partagés. L'amour devient la forme existentielle du contrat. C'est une affaire parmi d'autres. Et enfin, bien sûr, cette femme-là n'a que faire du sublime mystique. Ça c'est le moins qu'on puisse dire ! Elle préférera de beaucoup, et en effet avec plus d'efficacité, la manipulation des institutions réelles. Au fond l'idée que les femmes, non seulement peuvent faire tout ce que font les hommes, mais que dans les conditions du capitalisme et compte tenu de la situation subjective qu'est la leur aujourd'hui, elles peuvent le faire mieux que les hommes. Elles seront plus réalistes, plus acharnées et plus tenaces, ce qu'elles ont toujours été dans le fond propre de leur existence. Et pourquoi ? Eh bien justement parce que les filles n'ont plus à devenir les femmes qu'elles sont alors que les fils ne savent pas comment devenir les hommes qu'ils ne sont pas. Du coup l'Un de l'individualisme est plus solide chez les femmes que chez les hommes.

Alors si on fait un peu de science-fiction, on pourrait prévoir peut-être tout simplement la disparition du sexe masculin. Il suffirait de congeler le sperme de quelques dizaines de millions d'hommes, ce qui représenterait des milliards de possibilités génétiques. On en aurait pour des siècles et des siècles. La reproduction serait garantie par insémination artificielle. On pourrait exterminer tous les mâles et

comme cela se passe chez les abeilles ou les fourmis, l'humanité ne serait plus composée que de femelles qui feraient tout très bien. On ne voit pas aujourd'hui qu'il y aurait quelque chose qu'elles ne feraient pas très bien, étant entendu que l'ordre symbolique serait minimal, réduit à presque rien et ne serait que celui qu'exige la situation réelle du capital. Cette perspective, il est clair qu'aujourd'hui la question de la reproduction de l'espèce humaine, de la filiation est une question centrale.

Je voudrais terminer par quelques mots d'espoir tout de même. Finalement, parvenu à ce point, on pourrait dire après tout que les sociétés capitalistes contemporaines se débrouillent avec ce problème qu'elles ont créé. Mais, voilà ma vision des choses c'est que, évidemment c'est un problème difficile et obscur, réellement, c'est probablement un ébranlement de la consistance et de la configuration de l'espèce humaine peut être sans précédent. Peut-être sans précédent ! Parce que, ce que nous avons appelé là les figures traditionnelles, c'était bien au-delà de l'existence de quelques sociétés réactionnaires, j'ai essayé de vous le faire sentir. C'était véritablement la massivité de l'organisation symbolique et réelle de la sexualité où la femme était en réalité, si je puis dire, dans un rôle de subversion officielle. Alors la subversion officielle était immédiatement dialectique c'est à dire qu'elle n'est pas dans la règle du jeu, elle la défigure, elle la translate, comme ça, en diagonale et en même temps elle doit être maintenue par les moyens du bord à une place puisque que c'est le déplacement qui la constitue. Ça c'est une figure dont je reconnais qu'elle était morte. Mais la figure qui nous est promise actuellement n'attendons pas qu'elle soit une figure émancipatrice. Et ne l'étant pas pour les femmes, elle ne l'est pas pour l'humanité tout entière. Elle est une figure d'enregistrement de la possibilité d'un nouvel Un dont par une espèce de réversion de la situation primitive, les femmes seraient principalement porteuses. Ce que je pense c'est qu'il faut accepter la fin des figures traditionnelles. Ça c'est sûr. On ne reviendra pas aux figures traditionnelles. Et trouver les ressources pour rejeter la figure de la femme Un comme armée de réserve du capital. Il ne faut pas se laisser embrigader dans la lutte contre les figures traditionnelles pour que l'emporte ce qui, en effet, est ce qui vient et ce qui a et aura puissance, à savoir la figure de la femme Un comme emblème du nouvel Un, l'Un de l'individualisme dont le capital a besoin qu'il soit constamment consolidé. Parce qu'il est possible aussi pour des raisons autres qu'il soit précaire et menacé.

Alors, cela veut dire, en gros, qu'il faut que les femmes se mêlent activement de la pensée. Voilà. Et il faut que les femmes deviennent à grande échelle créatrices d'art, de pensée, de mathématiques, de poésie, de théâtre. Il faut qu'elles retrouvent le génie du déjouement de l'Un dans la symbolisation primordiale et pas dans la figure du pouvoir qui leur est aujourd'hui proposée. Aujourd'hui, on dit aux femmes : montez au pouvoir ! Vous allez voir ! Et qu'est-ce qu'on voit ? On ne voit rien. On ne voit rien ! On voit simplement qu'elles sont montées au pouvoir en effet et qu'elles peuvent continuer, que ça peut encore durer longtemps, que ça peut occuper des siècles entiers et que pendant ce temps, on aura finalement, en définitive, obtenu le spectacle pitoyable de la misère masculine généralisée. Et ce ne sera pas glorieux. Ne le croyons pas. Ce ne sera pas glorieux. Il faudra vraiment être très au-dessus des

contingences pour considérer que c'est une vengeance des femmes et que les hommes l'ont bien mérité. Je vous assure. Ça sera en réalité une figure d'aliénation terrible, renouvelée et dont la compacité fait peur.

Donc la question c'est : qu'est-ce qu'une femme qui est géniale en mathématiques ou en physique, artiste, musicienne, peintre, poète, une femme dirigeante dans la politique d'émancipation, une femme qui dans la relation amoureuse est co-responsable de l'action et de la pensée et non pas une divinité obscure comme elle l'est dans le romantisme ? Qu'est-ce qu'une femme philosophe ? Voilà ! Ces questions sont en travail. Je ne veux ici développer les indices qui les constituent. Il faut que les femmes tournent le dos à ce qui leur est proposé. Je vous assure ! Il faut qu'elles tournent le dos à ce qui leur est proposé. C'est un traquenard. C'est un traquenard horrible. Parce que les modèles qui seront présentés seront tous dans la figure de la femme sauvage, sauvagement concurrentielle, la femme de pouvoir. La femme de pouvoir c'est à dire la figure de l'Un nouveau. Pas le pouvoir des patriarches, des prophètes, des vieux barbus ! Un pouvoir élégant, en tailleur, foulard parfumé et qu'on verra à la télévision comme toutes ces vieilles peaux américaines qu'on voit. Ce sera affreux !

Alors il y a un point sur lequel je voudrais revenir c'est que je crois que ceci passe, vous le voyez bien du point de vue de la logique générale de ce que je vous ai dit, ceci passe par une réapparition, une réinvention de la jeune fille. Parce qu'il faut que ça vienne à bout de la rétroaction de la femme mûre intégrée au système capitaliste jusqu'à l'adolescence ou à l'enfance des filles. Donc, je crois beaucoup à l'apparition, à l'invention d'une nouvelle jeune fille. Pas du tout la jeune fille d'autrefois, naturellement promise au mariage ! Ça, c'est fini. Mais une nouvelle jeune fille qui propose de devenir la nouvelle femme, elle, qui se propose comme tache la nouvelle femme, celle qui ne sera pas la femme Un que l'ordre capitaliste propose aujourd'hui, la femme qui déterminera les hommes à s'associer pleinement aux nouveaux effets d'une figure non oppressive de l'Un, une figure de l'Un qui est déjouée de l'intérieur d'elle-même en quelque sorte. Une jeune fille inconnue qui est forcément en train de devenir quelque part. Elle est en train de devenir, je suis sûr ! Alors évidemment, cette jeune fille sera aussi la porteuse du vide définitif de tous lieux pour la raison que je vous ai dite. Elle existera cette jeune fille de telle sorte que, comme tout le monde la regardera, dieu disparaîtra. Il partira en fumée. On pourra dire, comme le dit Valéry dans un très beau poème, devant le ciel vide de tout lieux, on pourra dire « Beau ciel ! Frais ciel ! Regarde-moi qui change ».